

# Les griffures du silence de Morton Feldman

**MORTON FELDMAN.** *Triadic Memories*, pour piano. Roger Woodward (piano), le 28 octobre.

Prochain concert : *Piano and String Quartet*, par le Ives Ensemble, le 4 novembre, à 21 heures. Théâtre Molière, Maison de la poésie, 157, rue Saint-Martin, Paris 3<sup>e</sup>. M<sup>r</sup> Rambuteau. Tél. : 01-53-45-17-00. Dans le cadre du Festival d'automne.

Quatre-vingt-dix minutes de piano minimal - et non minimaliste - et continu annoncées ; « le plus gros papillon en captivité », selon le commentaire du compositeur Morton Feldman au lendemain de son premier frôlement d'ailes, le 5 octobre 1981 à Londres, interprété par Roger Woodward, co-dédicataire avec l'autre pianiste d'élection du compositeur new-yorkais Aki Takahashi (*Le Monde* du 7 août 1996). On stationne quelque temps dans le passage où ce théâtre charmant et intime qu'est la Maison de la poésie a été construit. On ne se prépare pas à une quelconque pénitence, on se met à disposition d'une des imaginations sonores les plus arachnéennes qui soient.

Il faudrait pouvoir éviter les toux, proscrire les tissus chuintants, vérifier le graissage des articulations des fauteuils de salle, humidifier les pages de la partition de sorte qu'elles se

tournent ou se chevauchent sans la moindre cassure. Le moindre incident sonore fait l'effet en ce cadre d'un insecte inopportun sur une toile de Cy Twombly, d'une cendre de cigarette sur un chemin de dalles de Carl André. La musique de Morton Feldman, et particulièrement *Triadic Memories*, invite au calme absolu, à l'oubli de soi, de la ville, des musiques bavardes ou épaisses, de ce qui est advenu et adviendra, de la crainte de ne pas être à la hauteur - en quelque sorte « à la longueur », en l'occurrence.

Roger Woodward a joué ce long tissage sonore en quatre-vingt-une minutes « seulement » - à son grand étonnement, avons-nous appris. Le temps intérieur qui était le sien ce soir-là s'est laissé imperceptiblement aller à une plus grande urgence de la lenteur, si l'on ose dire. « *L'art n'est qu'une métaphore. Ce n'est qu'une contribution personnelle, une sensation « sans nom » qui peut donner à l'artiste ces rares moments où l'art devient sa propre délivrance.* » Petite phrase glanée dans les propos du compositeur, phrase à l'image de sa musique, légère, capricante et soignée, d'une gravité presque enfantine et pourtant lourde de catastrophes, de cataclysmes.

La sensation que procurent la présence et le jeu magnifique de douceur de Roger Woodward - impassible, relâché, souple, disponible -

est celle-là même de la délivrance de l'art. Celle où l'interprète ne se fait ni messager charnel (« je sue pour vous »), ni médiateur extralucide (« je sens pour vous »), mais simple véhicule en osmose totale avec ce qu'il lit et ce qu'il incarne en sons. Ce que tout auditeur, qu'il vienne à la quête d'un *Nocturne* de Chopin, de l'*Agnus dei* de la *Messe à quatre voix*, de Monteverdi, ou du *Leierman* du *Voyage d'hiver*, de Schubert tente de rencontrer. Ce moment vertigineux où la musique existe, à la crête de son point de bascule dans le vide et l'oubli.

*Triadic Memories* fait se succéder des figures comme jetées là, douces et tendres griffures du silence (la tendresse est la caractéristique de la musique de Morton Feldman), des successions de motifs qui s'observent et se répètent. Narcisse et Echo... On y trouvera nulle logique apparente, sinon celle d'une évidence, d'une mémoire qui digère, repère, oublie, se remet, trouve ses points de fixation et de dérive (ces « *marque-pages, paraphrases de la mémoire* », comme l'écrit Joliment Laurent Feneyrou) et ses « territoires de l'oubli », pour reprendre le titre d'une belle (et courte, très courte : vingt-six minutes seulement...) pièce pour piano de Tristan Murail. Un luxe absolu au bruit très doux.

Renaud Machari